

N'oublie pas
de mourir

Bertrand Runtz

Collection JASMIN LITTÉRATURE

- | | |
|--|---------------------|
| 1. <i>Nouvelles d'Elles</i> | Philippe de Boissy |
| 2. <i>De retour</i> | Marie Geffray |
| 3. <i>Je rêve que Marguerite Duras vient me voir</i> | Isabelle Minière |
| 4. <i>Le squelette éparpillé</i> | Christian Poslaniec |
| 5. <i>N'oublie pas de mourir</i> | Bertrand Runtz |

N'oublie pas de mourir

Collection JASMIN LITTÉRATURE POCHE

- | | |
|--------------------------------------|--------------------|
| 1. <i>Temps croisés</i> | Jean Clavilier |
| 2. <i>Une si brève rencontre</i> | Jean Clavilier |
| 3. <i>Chemins de soi</i> | Amel Isyès |
| 4. <i>Semoule de blé dur</i> | Amel Isyès |
| 5. <i>Bonhomme Écriture</i> | Philippe de Boissy |
| 6. <i>Le manuscrit de Fatipour</i> | Jean-Michel Touche |
| 7. <i>Les moellenses au chocolat</i> | Silène |
| 8. <i>La femme du physiologiste</i> | Arthur Conan Doyle |

Bertrand Runtz

DU MÊME AUTEUR

Bertrand Runtz a travaillé dans l'animation. Photographe indépendant, il expose régulièrement (Musée d'Art Naïf de la Halle St Pierre à Paris, salon animalier du Jardin des Plantes au muséum d'histoire naturelle, Cirque d'Hiver...).

Consacrant une partie de son temps à l'écriture et à la sculpture sur papier, il propose dorénavant lors de ses expositions un univers complet autour du livre. Photographies accompagnées de textes, sculptures livres objets, lectures publiques, rencontres auprès des scolaires ainsi qu'animation d'ateliers d'écriture et d'ateliers de détournement d'objet (sculpture livre). Il a notamment travaillé avec l'Académie Fratellini, le théâtre du Samovar et l'association Tu connais la nouvelle ?

Il a été parrain d'un pôle de littérature sur la ville de Châteaudun, animant des interventions en collège, Centre de Formation des Apprentis de l'Industrie ainsi qu'avec des adultes en Centre de Détention.

Amère, Finitude, 2005 (paru en poche en 2007)
Cette fragilité, en dépit de tout..., Finitude, 2008
Comme un clou planté dans la page, D'un noir si bleu, 2010
Manger une poire, D'un noir si bleu, 2010
Reine d'un jour, Finitude, 2010

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

© 2014 Éditions du Jasmin
Dépôt légal : 2^e trimestre 2014
www.editions-du-jasmin.com
ISBN 978-2-35284-213-2
ISSN 2259-8324

Il faut que le temps ait fauché autour de nous et nous ait isolés
pour que le souvenir des êtres chers s'anime et se précise,
pour qu'il brille comme s'allument les étoiles à mesure que vient la nuit.
Alors, toute la tendresse reçue sans le savoir, s'épanouit
et fait déborder le cœur de gratitude.

...

Dans le parc, quelques vieux arbres aussi me reconnurent ;
moi seul savais leur histoire au milieu de ce jardin nouveau
où ils mouraient oubliés.

...

Je restai pensif, les yeux fermés et les fantômes du passé se levèrent.

Henry de Monfreid
Le Naufrage de la Marietta

Elle trouvait au fond de mon regard quelque blessure,
car elle me disait : *you carry your heart in a sling*
(vous portez votre cœur en écharpe).
Je portais mon cœur je ne sais comment.

Chateaubriand
Mémoires d'outre-tombe

Pour Anne, qui sait,
la part d'ombre et de lumière.

Les délices d'Aloïs

B. R.

Il y a déjà plusieurs années, sans la moindre explication, notre père renonça du jour au lendemain à son robuste café matinal, qu'il avait pourtant jusqu'alors préparé avec amour, si ce n'est dévotion, dans une vénérable cafetière italienne de la marque Moka Seb, un peu cabossée mais toujours vaillante, chapeauté de son couvercle en bakélite noire. Café qui jusqu'à cette regrettable date avait rythmé le cours des journées, se présentant à heure fixe, tel l'un de ces sérénissimes vaporetto, sifflant et crachant de sa soupape lorsque la pression parvenue à son comble propulsait d'un seul élan l'eau bouillante vers le compartiment supérieur, l'obligeant ainsi à traverser la mouture serrée où elle se chargeait au passage des voluptueux et riches arômes d'arabica. C'en était fini du moka express de huit heures, puis de treize heures.

À la place, notre père se mettait à ingurgiter d'incompréhensibles et indigestes doses de café et chicorée solubles qu'il mesurait allègrement, et tout compte fait sans guère de mesure, à la cuillère à soupe. Il se délectait ensuite à lécher l'écume maronnasse qui se déposait invariablement sur le manche de la cuillère lors du

mélange de l'abominable mixture. Mais comme si cela ne suffisait pas, il remplaçait également son habituel et incomparable beurre aux pépites de sel de Guérande par l'un de ces douteux beurres à tartiner, rendus bêtement mous, dès la sortie du réfrigérateur, par j'ignore quel déplorable procédé contre nature. J'en restais pantois. Voilà qu'il semblait contaminé par ce qu'il y a peut-être de pire à mes yeux en matière de modernité culinaire, lui qui jusque-là s'était au contraire évertué à sempiternellement réchauffer les restes du passé – le souvenir de notre mère défunte. Fallait-il après tout s'en réjouir ?

J'en pris acte et allais même jusqu'à mettre un point d'honneur à ne jamais me trouver en rupture de stock, tant pis pour mes principes.

Cela dura au moins trois ans, jusqu'à ce qu'aussi soudainement qu'il avait changé ses habitudes il ne lève un matin le nez de son bol attitré et ne me lance tout à trac : « Vraiment, je ne comprends pas pourquoi on m'oblige à boire cette boisson infecte. C'est dégoûtant ! Et puis c'est comme cette espèce de beurre, je ne pourrais pas plutôt avoir du vrai bon beurre de vache – bien de chez nous ?! Tout de même, vraiment je ne comprends pas ; c'est un monde... »

Oui, ce fut sans doute là le premier signe avant-coureur de sa maladie mais que nous ne sûmes pas alors déchiffrer, trouvant finalement cela tellement drôle. Comme si notre vieux père nous avait concocté une bonne blague. C'était désopilant. Ma sœur et moi, nous nous en tartinions les côtes de rire.

Qu'importe, aujourd'hui nous n'en sommes plus là. Nous ne reviendrons pas en arrière. Il n'est plus question de beurre et de café. La fin du repas est proche.

Néanmoins notre père n'a pas encore tout à fait dit son dernier mot, nul doute qu'il ne nous réserve certaines surprises bien à

sa manière, comme dans ces restaurants où l'on peut parfois découvrir sur la carte, parmi la liste des desserts convenus, entre la pêche melba et les profiteroles au chocolat, l'énigmatique proposition suivante : Surprise du chef.

Ce qui aussitôt ne peut manquer d'aiguiser notre curiosité, à défaut de notre appétit, car comment se départir du soupçon que cette fameuse surprise pourrait très bien en définitive s'avérer n'être qu'un traquenard, et se trouver exclusivement élaborée à base de tous les ingrédients que le chef en question peine à écouler en temps ordinaire, et qu'il n'attend qu'une occasion – un inconscient plutôt que téméraire gourmet de passage – pour pouvoir enfin refourguer avant la date de péremption. Pour autant que celle-ci ne soit pas déjà dépassée depuis belle lurette. Et encore : au prix fort !

La surprise du chef.

Désormais notre père peine à s'exprimer. La plupart du temps les mots lui manquent. S'il parvient à en saisir un morceau, bien souvent le reste lui file vicieusement sous la langue, le laissant désemparé et les bras ballants, la lippe piteuse. Bredouillant on ne sait trop quoi. J'essaye alors de mon mieux d'aller pour lui au bout de sa pensée, tandis qu'il s'enferme inexorablement dans un mutisme attristé. Encore une fois, il écarte les bras, brassant le vide alentour, les mains ouvertes, paumes tournées vers le ciel, avant de les laisser lourdement retomber le long du corps. Et cela veut tout dire.

Cependant, certains jours, miraculeusement, il parvient à peu près à finir ses phrases. Il faut en profiter sans perdre de temps, l'encourager à parler le plus possible car lui-même semble alors

redécouvrir le son de sa voix, éraillée et hésitante, comme si elle ne lui appartenait plus vraiment. Et de fait, il y a du Robinson Crusoe en lui. Tous les jours, au milieu de nous, il s'enfonce un peu plus profondément dans son île.

Nous en étions au dessert. Je me levai de table et me dirigeai vers le réfrigérateur.

— Que préfères-tu papa, un yaourt aux fruits ou bien nature ?

Notre père était en train de recurer de l'ongle son bavoir afin d'éviter que le moindre fragment d'aliment égaré en cours de route ne se perde définitivement ; si on ne l'arrête pas cela peut durer des heures car il poursuit son manège alors même qu'il n'y a visiblement plus rien, s'obstinant à gratter les taches. Il leva vivement la tête, une lueur inquiète dans l'œil. Évidemment, il n'aime guère avoir à choisir. C'est pour lui un dilemme cornélien. Il préfère de loin que je le fasse à sa place, que je lui serve d'office l'un ou l'autre. Mais nous étions apparemment dans un de ses bons jours, hors de question que je le laisse tranquille !

— Alors, nature ou aux fruits ? Toute la question est là. Bien entendu, dans les yaourts nature il n'y a pas de fruits, tandis que dans ceux aux fruits, il y a des fruits... Que chois-tu ?

Il me regardait douloureusement. Pendant ce temps, imperturbable, sa main poursuivait sa petite collecte. Il en avait le dessous de certains ongles déjà garnis jusqu'à la pulpe.

— Fruits ou nature ?

Je reformulais, en l'inversant, la question, sait-on jamais. Sans plus de résultat. Entre-temps, ma sœur m'avait rejoint dans la cuisine, avec la vaisselle sale, un sourire ambigu aux lèvres.

Peut-être plus pour l'amuser qu'autre chose, je me mis alors à faire le pitre, à décompter les secondes. Ding, ding, ding, ding... À singer un Lucien Jeunesse pour Jeu des mille francs au rabais. Cette question nous est posée par monsieur...

Banco ! Banco ! Banco !

Fruits ou nature ?

Ding, ding...

Mais toujours rien. Me croyant très finaud, je m'apprêtais à franchir une nouvelle étape ; déjà j'avais la main tendue vers le minuteur en forme de tomate posé à côté de la gazinière, lorsque du fond de la salle à manger, notre père se racla laborieusement la gorge. Nous n'en revenions finalement pas. Selon toute probabilité, il allait s'exprimer.

Il fixait intensément un point de l'espace qui pouvait être aussi bien nous qu'autre chose. Nous vîmes ses lèvres remuer, puis soudain se tordre, tant l'effort qu'il produisait sur lui devait être intense. C'était terrible et fascinant à la fois. Nous étions suspendus, en apnée. Mais nous ne pouvions rien faire pour l'aider. Il était seul avec lui-même, comme jamais. Dans un ultime effort, il parvint enfin à articuler : « Pomme ».

Nous n'étions pas sûrs d'avoir bien compris. Mais aussitôt il répéta, avec une précipitation qui montrait combien il redoutait que les mots ne lui échappent de nouveau, à peine trouvés : « Je veux une pomme ! »

Cette fois, impossible de se méprendre. Nous en restâmes bouche bée. Sur le cul de notre pesanteur. Il y avait longtemps qu'il n'avait plus prononcé une phrase aussi longue. Il nous avait bien eus. Je m'empressai donc de lui apporter la plus belle pomme que je pus trouver dans mon panier. Aussitôt il trancha le fruit

en huit parts égales, puis il entreprit de peler chaque quartier à l'aide de son couteau. Et les épluchures étaient si fines, tellement fragiles, qu'on aurait pu y voir à travers. Pourtant pas une seule ne montrait la moindre déchirure. De la dentelle. C'est seulement alors que je me rendis compte que des larmes s'étaient mises à couler sans bruit, le plus discrètement possible, sur les joues haves de notre père ; se perdant inéluctablement dans les sillons de ses rides depuis trop longtemps asséchés. Et qu'il n'y avait décidément rien d'autre à faire que de savourer avec lui – peut-être pour la dernière fois – chaque bouchée de vie, chaque fragment de pomme arraché de haute lutte à l'oubli du néant.

2

Cauchemar

L'autre nuit, deux hommes sont venus visiter mon père à l'improviste. Deux malfrats de la pire espèce à la solde d'un effroyable cauchemar. J'imagine leurs mines patibulaires sous le chapeau mou de rigueur, leurs longues gabardines glaciales dégoulinantes de pluie. Le plus petit des deux claudiquait. En y regardant bien, sa chaussure gauche avait la semelle anormalement compensée. Il était pied-bot. Tandis que son acolyte avait la joue droite traversée d'une mauvaise balafre violacée qui soudain paraissait se tordre lorsqu'il se fendait d'un sourire narquois. Mais que voulaient au juste ces deux types à mon père ? Lui seul le sait. Autant dire personne. Plus terrible encore, peut-être n'avaient-ils pas de visage.

Cela survint sur le coup des trois heures du matin. Un fracas épouvantable me fit sursauter au fond de mon lit. Je dévalai en catastrophe l'escalier, la chambre de mon père se trouve au rez-de-jardin. Au moment d'ouvrir sa porte, malgré tout je me modérai, des fois qu'il ne se soit trouvé juste derrière. Qu'allais-je découvrir ?